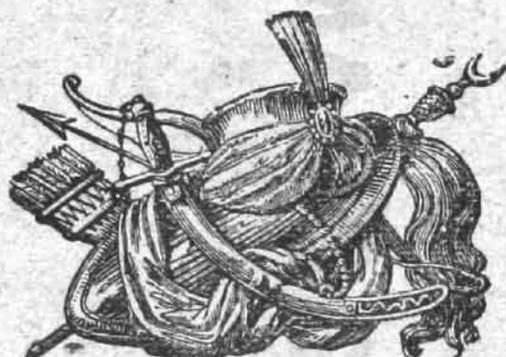


5607
RENE PUAUX

Les derniers jours de Smyrne



PARIS

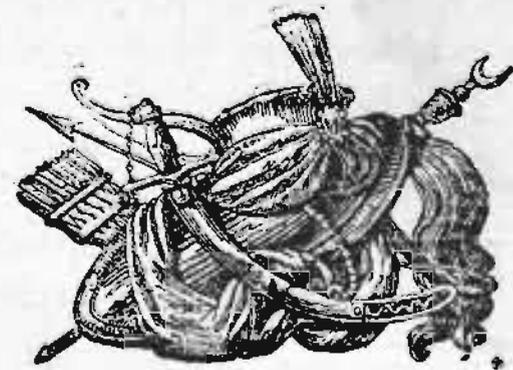
19, PLACE DE LA MADELEINE (VIII^e)

1923

Prix : 2 francs.

RENÉ PUAUX

Les derniers jours
de Smyrne



PARIS

19, PLACE DE LA MADELEINE (VIII^e)

1923

DU MÊME AUTEUR

- La malheureuse Épire (1913).
- Le déclin de l'Hellénisme (en collaboration avec P.-L. Alaux) (1917).
- L'Égeide (1919).
- La Grèce (1919).
- Constantinople et la question d'Orient (1919).
- Pour les chrétiens d'Orient (deux conférences) (1920).
- La mort de Smyrne (1922).
- La question d'Orient devant le Parlement (1922).
- La grande pitié des chrétiens d'Orient (1922).

Depuis la publication de la Mort de Smyrne, de nouveaux documents et témoignages sont venus renforcer le dossier de cet épouvantable sinistre, qu'on ne saurait oublier, comme s'il s'agissait d'un gros fait-divers d'éphémère intérêt. En réunissant ici les résultats nouveaux de mon enquête, je crois faire œuvre utile au point de vue historique, car les hommes passent, la mémoire des témoins s'estompe, les documents se dispersent et, après un certain temps, il devient impossible de reconstituer les faits, avec quelque chance de précision.

J'ai délibérément écarté tous les renseignements dont je ne connaissais pas la source, tout ce qui était vague ou généralisateur. J'ai même allénué les nombreux récits que j'ai entendus ou eus sous les yeux pour faire la part de la nervosité de victimes qui ont tout perdu, de l'exagération orientale et des incapacités d'observation qui sont communes, scientifiquement, à la majorité des hommes.

Ce qui reste suffit à ne point laisser d'illusions sur l'horreur de la catastrophe de Smyrne et sur l'entière responsabilité de l'armée kémaliste et de ses chefs.

Les derniers jours de Smyrne

AVANT L'ARRIVÉE DES TURCS

L'immensité du sinistre de Smyrne aurait pu être sinon évitée du moins diminuée sans l'intervention d'un double facteur d'illusion : la confiance des puissances dans les Turcs et la confiance des chrétiens d'Orient dans les puissances. Les représentants consulaires, pour la plupart nouveaux venus, ignorants de la mentalité turque, ne croyaient pas les vainqueurs capables de monstruosité et traitaient de pessimistes pusillanimes ceux qui les avertissaient du danger. J'ai sous les yeux le témoignage d'un Tchéco-Slovaque qui raconte :

« Quatre jours avant l'entrée des troupes kémalistes, je me suis rendu, à la suite d'une convocation, au consulat tchéco-slovaque où nous avons reçu l'assurance formelle que nous ne courions aucun risque. Connaissant la barbarie des Turcs, nous avons insisté pour demander télégraphiquement l'envoi de navires pour y être embarqués au moment opportun ; le consul s'y opposa, réitérant que nous ne courions aucun danger. A ce moment, j'ai pris la parole et j'ai dit au consul : « Monsieur le Consul, vous n'êtes ici que depuis une année, vous n'avez pas par conséquent l'expérience des Turcs, et je suis d'avis que vous assumez une grande responsabilité en refusant de prendre les dispositions indiquées. » En ce moment, il fut décidé de préparer des drapeaux et brassards aux couleurs nationales qui serviraient à faire reconnaître et respecter par les Turcs nos nationaux.

« Le jour même, le consul publia dans le *Télégraphe* qu'il n'y avait aucun danger. »

Le révérend Charles Dobson, chapelain de l'église anglaise de Smyrne, témoigne de son côté :

« Dans les jours qui précédèrent l'arrivée des Turcs, l'anxiété des résidents étrangers alla croissant. M'étant

rendu chez le métropolitain, Mgr Chrysostome, il m'exprima, ainsi que ceux qui l'entouraient, leurs craintes des excès que les Turcs pourraient commettre. Le métropolitain me remit un message signé par lui et d'autres dignitaires, dont l'archevêque arménien, en me priant de le faire transmettre en toute hâte à l'archevêque de Canterbury. Il demandait au primate d'Angleterre d'user de son influence auprès du Cabinet britannique pour que ce dernier arrêtât Kemal aux portes de Smyrne en vue d'y négocier ou que des mesures fussent prises, en cas d'entrée de l'armée turque, pour protéger la vie des chrétiens. Cet appel se terminait par ces mots : « Au nom du Christ, hâtez-vous pour empêcher l'imminente catastrophe ! »

« Bien que, d'accord en cela avec la majorité des Anglais auxquels je rendis visite, je ne pus supposer que les Turcs se conduiraient de manière à justifier les craintes du métropolitain, je communiquai le message à l'amiral sir Ormond de Bauvoir Brock. Il prit intérêt à la chose, mais me dit qu'il y avait déjà des forces anglaises considérables à Smyrne et qu'il prévoyait une entrée paisible des Turcs à Smyrne, si même ils y entraient. Il me dit cependant qu'en câblant à l'archevêque de Canterbury je pouvais ajouter que l'amiral anglais était au courant de ma démarche et était prêt, en cas de désordre, à protéger de tout son pouvoir toutes les classes de la population. Il ne faut pas perdre de vue qu'à ce moment-là l'on n'avait, dans les milieux officiels, aucune appréhension pour des horreurs d'une telle envergure.

« Je demandai à l'amiral de m'autoriser à donner en son nom un communiqué à la presse locale affirmant sa confiance en une occupation paisible de la ville, en conseillant d'éviter toute provocation et en recommandant de se préoccuper surtout des réfugiés de l'intérieur qui congestionnaient la ville.

« Je portai le dit message au Comité de défense micrasiatique où se trouvaient six des membres les plus influents de cette organisation. L'un d'eux m'accompagna chez l'archevêque pour lui en donner communication. Au préalable les membres de Comité me demandèrent de leur faciliter une entrevue avec l'amiral anglais, ayant à lui faire part, disaient-ils, de la découverte d'un complot turc au sein

même de Smyrne (1). Je les en dissuadai en leur exposant qu'il y avait tant de racontars que l'amiral, dépourvu de moyens de contrôle, n'en sortirait pas. Je trouvai l'archevêque dans un état de grande anxiété. Il ne se sentait nullement rassuré par le message de sir Ormond de Bauvoir Brock et prétendait mieux connaître que les officiers anglais le danger turc.

« Le message que j'avais apporté pour être publié dans la presse locale fut mutilé. On en supprima l'allusion à l'éventualité de l'entrée des Turcs à Smyrne et on y ajouta un paragraphe disant que des unités navales anglaises supplémentaires étaient en route pour Smyrne et que des transports chargés de troupes avaient quitté Gibraltar pour la même destination.

« Ceux qui firent ces suppressions et adjonctions avaient évidemment pour but de remonter le moral de la population et de donner du courage à ceux qui étaient disposés à défendre la ville, mais ils firent rester à Smyrne un grand nombre de gens qui auraient eu le temps de se sauver. »

M. Argherinos, inspecteur de la Société des tramways belge, donne la même note : « Les Européens, pour tranquilliser la population, répandirent le bruit que l'armée kémaliste n'entrerait pas à Smyrne, mais s'arrêterait à Magnésie grâce à l'intervention des puissances. »

M. St. Pittakis, conservateur du musée de Smyrne, m'écrivit de son côté qu'une dizaine de jours avant la catastrophe, donc vers le même temps que le consul de Tchéco-Slovaquie s'affirmait optimiste, il eut avec le comte Senni, consul d'Italie, en présence du colonel Giordano, dans les locaux de la poste italienne, une longue conversation au cours de laquelle il lui déclara :

« Si les représentants des puissances alliées, au moment où le pouvoir échappe aux mains des autorités grecques, ne prennent pas à temps des mesures pour protéger Smyrne, où vous comptez tant de sujets et protégés, cette ville florissante sera complètement ruinée et vous y perdrez des millions de francs. »

(1) Un collaborateur de la revue belge, *Le Flambeau* (n° du 31 déc. 22), qui a fait une intéressante enquête sur les événements du Proche-Orient, donne le nom de Belaheddin bey, sous-directeur de la Dette Ottomane, comme celui du chef du mouvement à Smyrne.

« Le comte Senni fut très impressionné de ce que je lui disais et qui lui parut être une révélation. Il m'assura qu'il prenait mes avertissements en sérieuse considération et en aviserait ses collègues. »

Quand on se remémore que tout ce que les dits collègues imaginèrent fut d'aller pompeusement en uniforme faire remise de la ville abandonnée au général turc qui leur répondit, avec une courtoisie tout ottomane, que « son épée lui ayant donné la ville, il n'avait pas besoin d'une telle transmission », on mesure toute la candeur de ses excellents agents ayant hâtivement feuilleté de vieux manuels diplomatiques sur la conduite protocolaire à tenir en pareille occurrence, sans le moindre sens des réalités. Ils croyaient honnêtement que les choses se passeraient comme elles doivent se passer entre gens civilisés. Comment d'ailleurs auraient-ils pu penser autrement puisque leurs gouvernements, par leurs instructions et leur politique, leur en donnaient l'exemple.

La population chrétienne, pour sa part, se rassurait en voyant les cuirassés alliés en rade. Toutes ses pensées se résument dans ce passage d'une lettre écrite par une Française de Smyrne et publiée dans *la Revue du Christianisme social* (novembre 1922) :

« Nous avons une très grande confiance dans les Européens, leurs bateaux de guerre étaient près de nous sur nos rivages. Nous ne pouvions pas nous figurer que ces Européens laisseraient ces barbares faire ce qu'ils ont fait. »

« La majorité des Smyrniotes, écrit de son côté M. Pitakias, voyant la rade de Smyrne pleine de navires de guerre des puissances alliées, croyait que celles-ci traceraient une zone neutre autour de la ville dont elles défendraient l'accès tant aux troupes grecques que kémalistes. »

Or, il est indéniable que les marines alliées ont laissé faire et qu'elles n'ont pratiquement rien tenté pour arracher leurs victimes aux Turcs.

Certes, comme en témoigne le révérend Dobson, les destroyers et chalands se tinrent, pendant l'incendie, à proximité du quai, recueillant les sinistrés ; certes des détachements de marins de toutes nationalités firent des prodiges d'héroïsme pour aller sauver le personnel et les malades d'un hôpital, les sœurs d'un couvent ou d'autres groupe-

ments en péril, mais il s'est toujours agi d'établissements sous la protection de pavillons européens et la population proprement dite a été abandonnée à son malheureux sort.

Qu'on ne dise pas que la tâche dépassait les possibilités humaines.

Le barrage de quelques coups de canon sur les routes conduisant à Smyrne arrêtant l'arrivée de nouveaux contingents turcs, la mise à la raison, pour un débarquement en force, des faibles effectifs turcs qui se trouvaient déjà dans la ville eussent instantanément rétabli l'ordre et sauvé des milliers de vies humaines. L'embarquement des chrétiens se fût fait sans panique, sans pillage et sans massacres.

Les Turcs n'auraient pas pu emmener toute la population mâle prisonnière vers Dieu sait quelle destinée, créant un troupeau lamentable de plus d'un million d'êtres incapables de se subvenir à eux-mêmes et Smyrne serait encore debout.

Les hypothèses rétrospectives sont d'ailleurs sans intérêt. On n'a pas voulu. On n'a pas osé. Smyrne n'est plus. Le fait est là.

L'ENTRÉE DES TURCS

Sur l'entrée des Turcs à Smyrne, il n'y a point de détails nouveaux bien saillants.

Le samedi 9 septembre, entre 10 h. 1/4 et 11 heures, la cavalerie turque, forte, en deux détachements, de deux cents à quatre cents cavaliers « en vêtements bariolés », disent les uns, « en haillons », disent les autres, défila sur le quai tandis que certains galopaient à l'intérieur de la ville, sabre au clair. Beaucoup de cavaliers portaient des rameaux d'olivier et criaient « Korma ! » (N'ayez pas peur). D'après le témoignage d'un Français, publié par la *Revue de Paris* (15 novembre 1922), ce fut un soldat grec (1), qui, près de la douane, lança une bombe sur l'officier turc commandant le détachement, le blessant légèrement à la joue. L'incident, dit le témoin, fut sans conséquence, l'officier salua, impassible, et continua sa route.

(1) On avait primitivement dit : un Arménien, mais comme le coupable, grec, arménien ou autre, disparut dans la foule et que le témoin de la *Revue de Paris* ne dit pas avoir assisté personnellement à l'attentat et identifié l'auteur, ce témoignage n'a point de caractère formel.

La cavalerie turque prit la direction de Kokariali comme pour poursuivre les Grecs, précédée par la populace turque, qui vociférait en brandissant des drapeaux, des gourdins et des armes. Ils marchaient tous ensemble vers Vourla, hurlant et faisant feu de leurs armes. A cet instant, un contingent d'infanterie grecque qui défilait sur les hauteurs de Kioz-Tépé pointa ses mitrailleuses sur la cavalerie turque, l'obligeant ainsi à rebrousser chemin. De cette façon l'armée grecque put descendre vers Tschesmé sans être inquiétée.

Le même jour les pillages commencèrent à Bit Bazar (le bazar arménien). La foule turque, sous prétexte qu'elle cherchait des armes et des munitions, pénétrait dans les maisons arméniennes. Il y eut, dès l'après-midi, des attentats contre les personnes et de jeunes hommes arméniens furent emmenés à Bachri baba et Gikolia, dans la partie haute du quartier turc de Karatasch. On ne devait plus les revoir.

Les témoignages que j'avais rassemblés lors de la publication de *la Mort de Smyrne* indiquaient que des massacres avaient eu lieu dans le quartier arménien cette nuit-là. Je ne savais pas que les mêmes horreurs avaient été perpétrées à Cordelio, dans la banlieue immédiate de Smyrne.

Le correspondant de la *Revue de Paris* écrit : « Un peu plus tard les troupes turques arrivèrent à Cordelio. Elles se tenaient toujours très correctement. Des Turcs que nous connaissions venaient nous dire qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Le soir des paysans arrivèrent affolés de Papahorio, petit village de pêcheurs à vingt minutes de Cordelio, criant que les Turcs massacraient. Parmi eux, une femme à qui on venait de tuer ses deux enfants, se traînait, la robe couverte de sang. Ils nous suppliaient de les cacher et cent cinquante se réfugièrent dans nos étables. Il fallut les nourrir, donner des vêtements chauds aux bébés et recommander à tous de rester bien tranquilles.

Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par ces pauvres gens qui envahirent les maisons en criant qu'on les massacrait. Les cloches des églises sonnaient et les cris affolés s'élevaient de tous côtés ; des soldats turcs s'étaient introduits dans une église où s'abritaient des centaines de réfu-

giés et s'étaient mis à les piller. Ce fut alors que les Anglais lancèrent leurs fusées, mais elles ne furent pas vues et aucun secours ne vint du contre-torpilleur. »

M. Pittakis, qui se trouvait également à Cordelio, m'écrit :

« Le soir du même jour (9 septembre) ont commencé les atrocités des kémalistes.

« Nous étions assis dans la salle à manger avec ma famille et une vingtaine de pauvres habitants des villages environnants auxquels j'avais donné refuge dans ma maison (mon neveu, M. de Léon, étant italien et habitant chez moi, nous avions arboré sur la porte le tricolore italien), quand, vers minuit, nous avons entendu un fracas de portes et fenêtres brisées à coup de crosse suivi de hurlements d'épouvante de femmes et de cris stridents d'enfants. C'étaient les Turcs qui forçaient une maison voisine. Après quelques minutes, un peu plus loin, ce fut le tour d'une autre maison et ainsi de suite. Ma femme s'était évanouie; mes enfants, terrorisés, s'accrochaient à moi en pleurant et les paysans que j'avais hospitalisés, serrés les uns contre les autres, s'étaient agenouillés et invoquaient la protection de Dieu. Nous restâmes ainsi jusqu'à l'aube. Les mêmes scènes s'étant renouvelées le jour suivant et ayant appris qu'on ne respectait même plus les maisons italiennes et françaises, je pris la résolution de tenter de fuir avec ma famille. »

La qualité de Français n'était en effet qu'une sauvegarde assez précaire. Un religieux français, de l'ordre de Saint-François, qui demande qu'on taise son nom, déclare :

« Ma vie a été sauvée par miracle.

« Des soldats turcs m'ont arrêté à Bournabat et m'ont dévalisé. Ils m'ont enlevé tout l'argent que je possédais, en me menaçant de mort, leurs poignards sur ma poitrine. Ces soldats m'ont maltraité et j'ai été sauvé, comme je vous l'ai dit, par miracle. L'aide de camp du général Nourredine, la veille, m'avait assuré que je pourrais circuler librement. »

M. Cousinery, citoyen français, beau-père de M. Gaudon, directeur de la Société du Gaz de Smyrne, a déclaré que : « Le jour de l'entrée des Kémalistes à Smyrne, il fut dévalisé par l'armée régulière turque, au moment où il traversait la rue Saint-Jean, près de Bellavista, vers 11 heures du matin. Les soldats turcs qui passaient lui ont enlevé tout l'argent qu'il avait sur lui, à savoir de 500 à 600 livres turques. »

La maison du Français Jean Topouz a été pillée en sa présence et malgré sa nationalité.

Un autre Français, M. Marcara, portant le brassard de la milice française, a été dévalisé et son brassard arraché.

LE DIMANCHE 10 SEPTEMBRE

On avait jusqu'ici hésité sur la date exacte de l'assassinat de l'archevêque de Smyrne, Mgr Chrysostome. Il paraît aujourd'hui établi que cela se passa le dimanche 10 septembre entre 4 et 5 heures de l'après-midi. Aux détails qu'un témoin oculaire français m'avait déjà donnés, je peux ajouter ceux-ci. Quand l'archevêque fut en présence du général Nourredine pacha, qui l'avait envoyé chercher baïonnette au canon, le vénérable prélat lui tendit la main (1). Nourredine s'écria :

« Je ne vais point souiller ma main au contact de ta main immonde. Voici les preuves de ton infamie, » et il lui montra un dossier de papiers contenant des accusations contre le Métropolitain. « Pars ! la foule t'attend en bas et elle te châtiara ainsi qu'il te convient. »

Et il le chassa. Dès que l'archevêque descendit dans la rue, la foule en délire qui l'attendait se précipita sur lui. On le saisit, on le traîna par la barbe, on lui arracha les yeux avec un couteau, on déchira ses habits, on piétina triomphalement son bonnet ecclésiastique, et, assommé de coups de poing et de pied, le visage ensanglanté par le sang qui coulait de ses yeux crevés, on le conduisit à Tschemeneli, le quartier turc proprement dit.

Là, il subit les pires supplices. Il fut mis en pièces, aux cris de « *Kiopen Parlsassi* » (Le Chien, déchirez-le !) et ses bourreaux, parmi lesquels se trouvaient des enfants, prirent chacun un membre de ce corps morcelé qu'ils promènèrent dans les divers quartiers en hurlant. Ensuite la cathédrale fut impitoyablement saccagée. Beaucoup de prêtres que l'on traînait par la barbe, y furent malmenés. Cet attentat contre la cathédrale chrétienne est significatif. Il ne s'agit plus là de représailles contre les personnes, mais d'une explosion nette de fanatisme musulman. C'est ce même jour que les

(1) Mgr Chrysostome et Nourredine pacha avaient entretenu des relations courtoises quand ce dernier était gouverneur de Smyrne en 1918-19.

deux directeurs des journaux de Smyrne, MM. Tchouroutchoglou et Klimanoglou, furent mis à mort de façon barbare, traînés, attachés par les pieds, à l'arrière d'une automobile.

J'ai deux témoignages d'Européens dont l'un compta ce jour-là, en traversant le quartier arménien en compagnie d'officiers italiens, quarante-six cadavres et l'autre vit de ses propres yeux des soldats turcs martyriser, dans le quartier de Ghios Tépé, le boucher grec Panayotis Gourounas, son propre fournisseur. Ce malheureux, auquel on arracha 5.000 livres turques, fut sauvé par un prêtre français, le père Inès.

Le révérend Dobson déclare que parmi les cadavres qu'il rencontra dans la matinée du dimanche il fut particulièrement saisi d'horreur devant un groupe de femmes et de bébés au milieu desquels se trouvait la dépouille presque entièrement nue d'une jeune fille tuée d'une balle en pleine poitrine et dont le sort préalable n'était pas douteux.

Un de mes correspondants directs m'écrit qu'à la suite des massacres, des viols et des vols du samedi soir et du dimanche, la population chrétienne terrorisée se barricada dans les maisons et n'en sortit pratiquement plus jusqu'au mercredi, jour de l'incendie. Quelques personnes courageuses ou des protégés italiens ou français allaient aux provisions et rapportaient des nouvelles aux familles cloîtrées et tremblantes.

C'est ce qui explique que l'on n'a que peu de renseignements sur ce qui s'est passé dans les journées des lundi 11 et mardi 12 septembre.

D'après l'inspecteur de la Société des Tramways belges déjà cité, le lundi 11, à 21 h. 30, l'église de la Sainte-Vierge fut saccagée et son trésor pillé. Le jour même pareil traitement fut infligé à l'église de Saint-Anarghyron à Boz-Yaka. Il y eut, dans les deux sanctuaires, massacre de chrétiens qui s'y étaient réfugiés. Une partie de la population grecque et arménienne chercha refuge à l'hôpital catholique Saint-Antoine et aux hôpitaux anglais et hollandais.

Les familles se groupent dans les mêmes immeubles comme les troupeaux se resserrent instinctivement à l'approche de l'orage. Le témoin, dont le récit a été recueilli par la *Revue de Paris*, raconte :

« Le lundi 11, la situation politique était des plus mau-

vaises. La flotte devait quitter Smyrne d'un moment à l'autre. Comme nous craignons le blocus du golfe, nous nous embarquâmes, décidés à partir dès que la flotte anglaise partirait.

« Les deux nuits passés à bord furent horribles, il y avait pourtant un merveilleux clair de lune. La rade ressemblait à un lac, et les moindres bruits nous parvenaient distinctement du rivage. De tous côtés on voyait de grands incendies ; Koukloudja, village grec, flambait en entier, ainsi qu'une partie de Bournabat et des feux isolés illuminaient les alentours de la rade. Les Turcs avaient mis à sac et brûlé tous les villages des environs de Smyrne. Du rivage nous arrivaient les cris des gens qu'on égorgeait, et les cadavres de noyés flottaient autour de notre bateau. Au milieu de toutes ces horreurs nous entendions la musique que l'on jouait à bord des bateaux de guerre pour se distraire. Nous passions nos journées à Cordelio où l'on vivait dans l'horreur. Les Turcs ne respectaient plus les maisons européennes et les pillaient comme celles des Grecs et des Arméniens. Pourtant le prestige de l'uniforme existait toujours ; un Français de Cordelio revêtit son vieil uniforme d'adjudant et put faire ainsi beaucoup de bien. A sa vue les Turcs se retiraient en disant : « C'est un Français. » A lui tout seul, il put sauver du pillage un grand nombre de maisons et sauver la vie à beaucoup de malheureux. »

Le correspondant du *Daily Telegraph*, qui parcourut le bazar arménien dans l'après-midi du lundi 11, déclare que le pillage, commencé dès le 9, avait pratiquement vidé le centre commerçant arménien. Les soldats turcs en uniforme prenaient part au pillage. On les rencontrait chargés de ballots de toutes sortes. Des carrioles et des ânes emportaient le butin. Il n'y avait encore que peu de cadavres visibles. Le correspondant, qui en avait compté quinze la veille, n'en vit lui-même que cinq le lundi. L'officier américain chef de patrouille estimait le total de ceux qu'il avait vus à une centaine.

Le même correspondant télégraphiait le lendemain que le massacre avait pris des proportions plus graves. Des soldats turcs avaient attaqué le collège arménien où se trouvaient un millier de réfugiés. Une quarantaine de cadavres gisait dans les rues.

Mustapha Kemal, que le correspondant interrogeait quelques heures avant l'incendie, lui déclarait : « Comme vous le voyez, il n'y a pas eu de massacres ni rien d'approchant à Smyrne. Les pillages et les meurtres qui se sont produits étaient inévitables. » Evidemment, pour un général turc, quarante cadavres dans les rues ne comptent pas. Un massacre digne de ce nom ne se chiffre que par milliers. L'histoire de la domination ottomane a ses traditions.

Dans la journée du 12, un témoin anglais, M. Wallace, s'étant rendu dans sa propriété suburbaine de Bairakli (près de Cordelio), trouva sa domesticité en proie à la terreur. Trois cadavres de femmes flottaient dans la baie devant la maison. C'étaient les trois servantes de l'orphelinat de filles voisin. Un parti de Turcs s'était présenté à l'orphelinat, exigeant la remise immédiate de trois femmes. Après les avoir violées, il les avaient égorgees et jetées à la mer.

Dans cette même journée du 12, la recherche des soldats et officiers grecs que les autorités turques prétendaient cachés dans les maisons orthodoxes donna lieu aux plus abominables excès, le pillage n'étant que le moindre des maux. Dans le quartier de Haut Karatash, une nouvelle mariée fut violée consécutivement par neuf de ces brutes. Dans une maison voisine, celle de Mme Marien Boudou, sept soldats se ruèrent sur sa fille Paratsem et les jeunes filles qui se trouvaient avec elle. La pauvre mère, devenue subitement folle à ce spectacle, se mit à danser « pour le mariage de sa fille » ! Dans l'après-midi du même jour parut une proclamation de Nourredine pacha, interdisant aux musulmans sous peine de mort, de donner asile aux soldats grecs et arméniens.

L'INCENDIE DU 13 SEPTEMBRE

Nous arrivons ainsi au jour tragique de l'incendie. Il faut ici enregistrer avant tout le témoignage d'un Européen (qui demande que son nom ne soit pas publié) qui recueillit, ce matin-là, de la bouche des fils du maire turc de Smyrne avec lesquels il était lié, l'assurance qu'il n'avait rien à craindre, car le feu, dirent-ils, ne serait mis qu'au quartier arménien (1).

(1) Détail significatif : le journal turc kemalophile *Sendai Hak*, dont les bureaux étaient dans le quartier européen, déménagea dans le quartier turc, le 12, veille de l'incendie.

D'après le témoignage de Mgr Tourian, un crieur public parcourut le quartier

Le feu fut en effet mis, selon une volonté mûrement préméditée, au quartier arménien le mercredi un peu avant midi.

D'après les témoignages de MM. G. Aposperis et D. Petrochilou et de Mme Marguerite Gavana, le feu fut mis successivement, de quart d'heure en quart d'heure, au cercle arménien, puis dans le quartier Saint-Constantin, puis à l'église arménienne, dans le quartier des Grandes Tavernes, dans le quartier du Marché, dans les quartiers Saint-Nicolas, Elmas Sokak, Saint-Demetre. Des détonations accompagnaient le début de chaque incendie.

MM. Grégoire Aproperi, Demetrius Petrochilou et Mlle Marguerite Gavana déclarent que pendant les trois jours qui précédèrent l'incendie ce fut un défilé continu de voitures transportant dans le quartier turc et aux casernes des marchandises volées dans le quartier arménien.

Le témoin français cité par *la Revue de Paris*, descendu à terre à Cordelio dans la matinée du 13, avait noté que les soldats qui passaient devenaient de plus en plus arrogants. Ce n'étaient plus les braves Turcs de Smyrne qu'on connaissait, mais des montagnards de l'intérieur que Kemal s'était attachés par des promesses de pillage. Ils ne voyaient aucune différence entre Grecs, Arméniens ou Européens ; pour eux c'étaient tous des « giaours » ou chrétiens. Ils battaient ou tuaient les malheureux qu'ils rencontraient dans les rues et enlevaient toutes les femmes.

« Le matin du jour où l'incendie éclata, dit le révérend Dobson, la situation avait à ce point empiré qu'il y eut un embarquement général des Européens. Le consul général Sir Harry Lamb vint en personne à la Maternité britannique nous dire qu'il était urgent de partir. Il me pria de faire cette communication à un certain nombre de personnes dont j'avais dressé la liste en vue d'une telle éventualité. Cela me prit toute la matinée. Certains m'ayant signalé des oublis dans ma liste, je fus dans la nécessité de pénétrer plus avant dans la ville que je n'en avais eu le projet primitif. Dans les rues des bas quartiers j'assistai à la fuite éperdue d'une population en état de panique, les bras chargés d'enfants, de literie et d'objets divers. Il y avait des blessés. Je vois encore un homme la bouche en sang. On entendait des

arménien quelques heures avant l'incendie pour inviter les musulmans qui y habitaient à s'en aller.

détonations d'armes à feu, des hurlements de terreur. Un homme, les deux cuisses transpercées et une jambe brisée, appelait à l'aide, mais les gens fuyaient sans s'arrêter. Quant aux Turcs, ils pillaient ouvertement les maisons. L'atmosphère était à ce point terrible que je commençais à craindre que l'ordre d'embarquement fût arrivé trop tard. » Et le révérend Dobson ajoute :

« J'ai été stupéfait de voir, tant en Italie qu'en France, certains cercles ne pas croire à la culpabilité des troupes turques dans l'incendie de Smyrne. Je n'ai jusqu'ici rencontré personne, parmi ceux qui furent en mesure de savoir, qui n'ait démenti catégoriquement l'assertion qui veut faire retomber sur les Arméniens la responsabilité de l'incendie. Pendant le mois que j'ai passé au lazaret de Malte, nous avons, dans notre groupe de réfugiés, confronté nos témoignages et expériences et, lorsqu'il nous est revenu que l'on cherchait à disculper les Turcs, nous avons demandé à l'évêque de Gibraltar, qui nous rendait visite, de bien vouloir recueillir nos déclarations. Nous nous réunîmes à la maison du lieutenant gouverneur. Il y avait là MM. Herbert Whittal senior, Robert Hadkinson et son fils, I. Epstein et les trois chapelains anglais de Smyrne, Bournabat et Boudja. Le compte rendu de nos dépositions se trouve dans la *Gibraltar Diocese Gazette*, n° 2, vol. VI, novembre 1922. L'opinion réfléchie des sept témoins mérite tout respect. Aucune considération autre que celle de la vérité ne les a influencés. Tous ont eu des moyens exceptionnels de voir et d'interroger. En éliminant toute hystérie, toute disproportion causée par les pertes personnelles, toute tendance humaine à exagérer, il se dégage, des témoignages, un acte d'accusation formel contre les Turcs qui n'ont pas pu maintenir la discipline au point que les éléments fanatiques, dans un délire de xénophobie, entretenu par la licence de trois jours de pillage, ont mis le feu à la ville dans le but d'en extirper les non-musulmans.

Les horreurs commises par les Turcs à l'égard des chrétiens ne sont pas un phénomène soudain mais bien le résultat d'une politique suivie. La haine a pris toutes les formes. On a tiré à balle sur des enfants, on a violé et assassiné des femmes. Le frère du consul de Roumanie à Smyrne a vu, de ses propres yeux, le prêtre grec de Boudja, crucifié sur la porte de M. Gordon. Les Turcs lui avaient cloué des fers

à chevaux aux mains et aux pieds (1). Il était mort quand le frère du dit consul lui baisa la main en dernier hommage. »

M. Joubert, citoyen français, chef de section à la succursale du Crédit Foncier à Smyrne, a raconté devant plusieurs personnes, lors de son arrivée à Marseille :

« Le soir du jour où éclata l'incendie, j'étais sorti de ma maison située dans une rue transversale de la rue Hadji Stamon et m'étais engagé dans cette dernière pour me renseigner sur ce qui se passait. Il est à noter que l'incendie ne s'était pas encore étendu à ce quartier. J'y ai rencontré un groupe de deux cents à trois cents Turcs armés. Après leur avoir décliné ma qualité de Français, je leur ai demandé ce qu'ils cherchaient. Ils m'ont répondu impassiblement qu'ils avaient l'instruction de faire sauter et incendier les maisons du quartier. J'ai alors essayé de les en dissuader, mais ils m'ont répondu : « C'est inutile, allez-vous-en, vous ! » Et en effet quand bientôt après j'ai quitté ma maison, les bombes incendiaires pleuvaient sur elle. »

Le quartier arménien avait été cerné avant l'incendie afin d'empêcher les habitants de s'échapper. Quant à l'emploi du pétrole, de matières incendiaires et de bombes, il est hors de doute. Le témoin tchéco-slovaque que j'ai déjà mentionné certifie avoir personnellement vu des Turcs soldats et civils mettre le feu au moyen de benzine, pétrole et dynamite. Il vit même les voitures sur lesquelles étaient chargées ces matières inflammables et explosibles.

Même déclaration d'un employé de commerce français (dont j'ai le nom et l'adresse en France).

« J'ai vu les soldats turcs arroser avec du pétrole les maisons de chrétiens et y mettre des bombes incendiaires. Les magasins sis rue Hadji Stamon appartenant aux Européens

(1) Ce n'est pas le seul témoignage de ce monstrueux genre de supplice que nous possédions. Dans une lettre écrite à M. Élie Gounelle, directeur du *Christianisme social* et publiée dans le fascicule de décembre 1922 de cette revue, le métropolitain d'Ephèse dit :

« Ceux qui eurent particulièrement à endurer les pires supplices furent les prêtres orthodoxes. On leur crevait les yeux, on leur arrachait les cheveux, la barbe et les moustaches ; et, sans donner d'autres détails inconcevables, on mettait un terme à leurs souffrances en leur appliquant, à l'aide de pointes, des fers à cheval sous la plante des pieds. »

Pareil traitement a été également infligé au père Econome Georges Iatridès, curé de Mersinli, dans la banlieue de Smyrne. Les fers ne furent pas cloués à ses pieds, mais ceux-ci furent coincés entre deux fers jusqu'à l'évanouissement.

de différentes sujétions ont été incendiés par les Turcs. Je peux vous affirmer aussi que l'ex-chef de police turque à Cordelio, qui est retourné à Smyrne avec les troupes kémalistes, conduisait les soldats turcs. »

J'ai sous les yeux le rapport du supérieur, du procureur-économiste et des autres membres de la Congrégation des Mechitharistes de Smyrne, dont la maison mère est à Vienne (Autriche).

Cette congrégation catholique a perdu, dans l'incendie, son couvent, son église et 14 immeubles. Elle est actuellement entièrement ruinée.

Les pères Mechitharistes écrivent :

« Dans ce rapport succinct nous nous bornerons à dire ce que, nous, missionnaires, installés à Smyrne, avons vu de nos propres yeux.

« Le 9 septembre, à peine une troupe de cavalerie turque faisait-elle son entrée triomphale sur le quai de Smyrne, que les bandes turques organisées d'avance sortirent de leurs retraites et, se mêlant aux soldats turcs, se dirigèrent tout d'abord vers le quartier arménien où ils enfoncèrent les portes, massacrèrent et commencèrent à piller les maisons, tandis qu'une autre bande turque et des cavaliers, se tenant au coin des rues principales, assassinaient les passants après les avoir dévalisés. C'est alors que des centaines d'Arméniens se réfugièrent chez nous, où ils furent logés et nourris jusqu'au dernier jour. Une fois les maisons arméniennes vidées, les Turcs commencèrent à se diriger vers le quartier grec qui eut le même sort que le quartier arménien. Toutes les rues des quartiers arméniens et grecs étaient jonchées de cadavres.

Une autre troupe de soldats, conjointement avec la populace turque, procédait au pillage systématique des magasins chrétiens. Des camions automobiles, de l'armée turque, chargés du butin faisaient la navette entre la ville et le quartier général turc. Plusieurs soldats turcs, chargés de gros paquets, erraient dans les quartiers européens pour les vendre à n'importe quel prix. Ils sont venus aussi chez nous pour chercher des acquéreurs. Après quatre jours de pillage et de massacres on mit le feu aux quartiers arméniens et grecs. Comme nous étions de tous côtés menacés du feu et que les étincelles tombaient déjà dru sur notre bâtiment, qui fut en effet la proie des flammes, nous fûmes obligés de quitter

notre couvent pour nous rendre, avec tous nos réfugiés, au jardin de l'Alliance française qui avait été préalablement désigné par le Consulat de France comme un lieu de refuge. En sortant, un de nos Pères fut assailli par trois soldats qui tout en appuyant leurs armes contre sa poitrine, menacèrent de le tuer s'il ne leur remettait tout son argent et sa valise. Sur notre parcours nous avons vu des bidons de pétrole et de benzine vides jetés par-ci par-là et un liquide qui coulait dans la rue ; c'était évidemment du pétrole ou de la benzine, car nous avons vu des soldats turcs dans une automobile qui, à l'aide d'une pompe, arrosaient avec ces combustibles toutes les maisons sur leur passage.

« A peine tous les réfugiés espéraient-ils être à l'abri des atrocités turques dans le vaste jardin de l'Alliance française que les flammes nous entouraient de toutes parts et menaçaient de nous brûler vifs. Un bon nombre de réfugiés en sortirent pour se rendre au quai, où la sécurité devait être plus grande et ils furent fauchés, dans leur fuite, par des mitrailleuses installées par les autorités militaires turques aux coins des rues parallèles. »

Mlle Thalia Baltzi dépose qu'elle dut au colonel Giordano, officier de liaison du consulat d'Italie, de pouvoir traverser avec trente-cinq autres personnes, italiennes et grecques, dans une camionnette et deux automobiles Ford, le barrage que les Turcs avaient établi autour du quartier en flammes de Karagatsch. Les voitures furent arrêtées quatre fois par les soldats turcs, mais le colonel Giordano, qui était à la tête du petit convoi, obtint le passage en affirmant que ceux et celles qui l'accompagnaient appartenaient aux familles du personnel du Consulat d'Italie.

« En arrivant à Baïracli, dit le témoin, nous vîmes cinq pendus, deux hommes et trois femmes entièrement nus. »

Le témoin invoque d'autre part le témoignage de M. Frank Dracopoli, italien catholique, qui a certifié, en présence du colonel Giordano, avoir vu des Turcs verser des matières inflammables sur divers immeubles.

Le témoin français, cité par la *Revue de Paris*, écrit :

« Les Turcs tiraient sur les malheureux qui voulaient se sauver des flammes. La foule s'amassait sur les quais, se bousculait et se jetait à l'eau. Ceux qui le pouvaient se réfugiaient sur les bateaux. Un canot automobile fut tellement

rempli qu'il coula et tous ceux qu'il portait furent noyés. Enfin les bateaux de guerre envoyèrent des embarcations pour sauver du monde. Vers minuit, le feu gagna les quais. Les cris de la foule devinrent atroces. On voyait des êtres humains en flammes se jeter à la mer. Une à une les maisons s'écroulaient. Les Turcs arrosaient les maisons qui restaient de pétrole et lançaient des bombes incendiaires pour provoquer de nouveaux incendies. C'était un spectacle infernal. »

Chassée, par le feu, des maisons, des écoles, des hôpitaux et des divers établissements où la population avait cherché refuge, la foule s'était ruée en effet dans une panique indescriptible vers les quais. Le cordon de troupes turques avait réussi à en maintenir une partie qui fut rejetée dans le brasier (1), mais cette énorme masse d'individus affolés rompit les barrages et déferla vers le port.

Le métropolitain d'Ephèse raconte (2) :

« Je me trouvai, moi aussi, dans la foule et descendis, entraîné par le courant, jusque sur les quais. Là j'assistai aux scènes les plus tragiques. Hommes et femmes cherchaient à s'enfuir sur des embarcations, pour se réfugier à bord de certains vapeurs ou cuirassés qui se trouvaient dans la rade. Mais, comme la chaussée des quais était relativement étroite, encombrée de bagages et de bêtes, la foule fut arrêtée par les soldats kémalistes qui refoulèrent la population d'abord, puis arrachèrent les jeunes filles et les femmes pour les déshonorer et finalement les tuer impitoyablement. Ils brûlèrent ensuite les gens à l'aide de pétrole et d'essence qu'ils projetaient au préalable sur eux et sur leurs bagages.

« C'est alors que l'on vit se jeter à la mer un nombre considérable de personnes pour gagner à la nage les vaisseaux ancrés. Dans les barques pénétraient en masse ceux qui parvenaient à s'en emparer ; j'ai vu traîner par les cheveux des femmes que l'on s'efforçait de sauver ainsi, parce qu'elles n'avaient pu réussir à monter dans les embarcations ; et leurs corps suivaient à demi plongés dans l'eau.

« Je fus capturé par un détachement turc dont l'officier me garda, pour me mettre à mort. Mais persuadé qu'il voulait de

(1) Témoignage d'une Allemande, Mlle Marie Wesfel, et de plusieurs autres témoins.

(2) *Revue du Christianisme social*, fascicule de décembre 1922.

l'argent pour me laisser partir, je lui offris ma montre et cinq livres en or ; alors il me laissa aller. Je demandai ensuite secours à un détachement anglais stationné sur les quais, qui me recueillit par philanthropie et me fit embarquer sur un bateau de commerce anglais. »

Quand les quais furent comblés, au point que sous la poussée il y eut des gens jetés à l'eau et que l'incendie gagna le port même, les sinistrés se portèrent en masse du côté de Mersinli (le nord de la ville). Voici le récit fait par des témoins :

« Plusieurs pénétrèrent dans le greniers de blé de Dargatch, d'autres dans le cimetière, au syllogue Panionique(3), à la brasserie Aïdin, tandis que les autres restaient en pleine campagne à Mersinli. La foule affolée, qui se précipitait ainsi hors de ses maisons, était foulée aux pieds, par les chameaux et les autos, lardée de coups de baïonnette, dévalisée, spoliée, dénudée par les soldats turcs. La nuit, les soldats se précipitaient sur ceux qui, sans gîte, demeuraient en plein air ; ils enlevaient les jeunes filles, les déshabillaient, les violaient. La foule sans nourriture se désaltérait à l'eau d'une petite rivière dont les bords étaient jonchés de cadavres. »

Un autre témoin, M. Jacob Milios, agent d'une compagnie d'assurance, qui chercha refuge au cimetière grec-orthodoxe de Mersinli, estime à 12.000 le nombre de ceux qui s'étaient rassemblés là. Il reconnut dans la foule l'archidiaque de Smyrne en vêtements d'ouvrier. Il se passa là des choses que l'on ose à peine raconter ! De malheureux parents avaient caché leurs filles à l'intérieur des caveaux de famille et étaient assis sur la pierre tombale. Les soldats turcs découvrirent ces cachettes, éloignèrent les parents à coups de crosse et violèrent les jeunes filles dans les tombes mêmes, pour les égorger ensuite.

Ces faits sont confirmés par un autre témoin, M. Antoine E..., qui écrit :

« Les sinistrés, mêlés aux réfugiés de l'intérieur qui, lors de la retraite de l'armée grecque, avaient reflué vers la ville, s'étaient concentrés en pleine campagne, aux portes de Smyrne dans la zone Dargatch, Chalkabounar, Mersinli, Sainte-Trinité. La sortie de cette zone était sévèrement interdite par des cavaliers et des fantassins turcs qui en surveillaient

(3) C'est un vaste stade de football et de sports.

étroitement les abords. Elle fut complètement cernée à partir du samedi 16 septembre.

« Les officiers et les soldats de l'armée turque commencèrent à pénétrer dans les campements chrétiens situés dans la zone en question, afin d'enlever les plus belles des femmes et des jeunes filles.

« L'horreur des scènes qui se déroulèrent est inimaginable ; plusieurs de ces malheureuses se défiguraient afin de paraître laides ; d'autres qui, résistaient, étaient mises à mort par ces monstres ; d'autres se cachaient dans les tombes et les mausolées du cimetière orthodoxe ; les autres étaient emmenées par ces brutes. Plusieurs hommes voulant protéger leurs femmes, sœurs ou parentes des attaques des Turcs, furent tués sur-le-champ.

Le curé de Mersinli dépose :

« Les Turcs, m'ayant fait prisonnier, m'ont conduit à Mersinli, pensant que je tenais caché de l'argent et les objets sacrés de l'église. Dans l'église j'ai été témoin d'une scène horrible. Là se trouvait étendu le corps d'une jeune fille que je connaissais, Evlambie, de Mersinli, qui avait été violée comme on le voyait, et qui portait des blessures de baïonnette à la poitrine. Devant l'iconostase se trouvait le corps d'une autre jeune fille, beaucoup plus jeune, âgée d'à peine quinze ans, qui avait subi le même sort. Je n'ai pas pu la reconnaître, car sa tête était enflée. Les Turcs, au lieu de s'émouvoir à ce spectacle, disaient avec mépris : Que font ton Christ et ta Panaghia, que tu évoquais en route ? Comment n'ont-ils pas porté secours à ces filles que nous avons (ici un mot qui ne s'écrit pas) devant eux ? » (1)

« L'église avait été pillée et saccagée et les images saintes gisaient à terre, lacérées. »

APRES L'INCENDIE

L'incendie fit rage du mercredi 13 au samedi 16 septembre. Les sinistrés, parqués dans la plaine entre Bournabat et le golfe, subirent pendant les trois jours suivants les affres de la faim. Le lundi 20, les représentants américains de l'Union

(1) Dans le sanctuaire de Saint-Constantin quinze jeunes filles furent violées et massacrées de la même façon.

chrétienne des Jeunes gens (Y. M. C. A.) apportèrent des galettes de pain et de l'eau à la foule affamée.

Plusieurs témoins déposent que les Turcs interdirent à l'Y. M. C. A. d'en faire elle-même la distribution, insistant pour que cette tâche leur fut confiée. L'Y. M. C. A. remit donc aux Turcs plusieurs milliers de galettes pour qu'elles fussent partagées à la foule.

Mais les Turcs, au lieu de tout distribuer, en gardèrent la majeure partie.

L'Y. M. C. A., ayant eu vent de ce qui s'était passé, s'adressa au Consul américain qui intervint auprès du Gouverneur turc et obtint de lui que les vivres fussent distribués à la foule par l'Y. M. C. A. directement. Cette mesure ayant été appliquée, la population fut légèrement soulagée, chacun recevant un quart de galette.

En outre, l'Y. M. C. A. obtint des Turcs que des mesures fussent prises pour l'inhumation des cadavres des chrétiens.

Quel en fut le nombre? Ici se pose le problème le plus difficile de toute cette enquête. Lorsque l'armée grecque battit en retraite, elle entraîna avec elle une grande partie de la population chrétienne, qui, prise de panique, afflua sur Smyrne. Aucun dénombrement n'a pu ni ne pourra être fait, ces malheureux s'étant ensuite éparpillés, dans la plus grande confusion, pour chercher asile en Thrace, en Macédoine, en Grèce, dans les îles, en Egypte, en Syrie, au hasard des bateaux sur lesquels ils purent prendre place. Avant d'avoir pu reconstituer les familles et dénombrer les manquants, il se passera des années.

D'autre part, le témoignage des restapés qui assistèrent aux hécatombes et à l'incendie est sujet à caution. Dans de pareilles circonstances, quand il s'agit de sauver sa propre vie, l'esprit n'est pas tourné vers les statistiques et le danger couru porte à l'exagération. Certains déclarent que sur tel point donné, il y avait tant de milliers de réfugiés qui, empêchés par les Turcs d'échapper à la fournaise, périrent carbonisés ou écrasés par l'écroulement des édifices. C'est évidemment de leur part une supposition plus qu'une certitude, car la formidable vague d'incendie empêcha toute observation raisonnée. En interrogeant les témoins personnellement, j'ai constaté qu'après avoir assisté à un fragment localisé du drame, ils avaient hâtivement pris la fuite, cherché refuge

dans une cave, dans l'enceinte d'un consulat, à bord d'un bateau et ne pouvaient rien préciser en dehors de leur étroit compartiment personnel. De leurs conversations avec d'autres compagnons d'infortune, témoins eux aussi fragmentaires, ils ont reconstitué un tableau d'ensemble du sinistre, mais c'est une documentation de seconde main.

Dans ces conditions la conscience historique impose une grande prudence, mais, même en réduisant systématiquement des trois quarts tous les chiffres donnés, même ceux concordants d'après divers témoins, on en arrive à la conclusion que le total des victimes dépasse de toutes façons 10.000, ce qui est déjà suffisamment effrayant (1). Dans les quatre jours qui précédèrent l'incendie, suivant l'estimation du Dr Post, qui, au péril de ses jours, prodigua ses secours un peu partout, le nombre des victimes s'élevait déjà à près d'un millier. Le jour de l'incendie les victimes furent pour les trois quarts au moins arméniennes, la haine des Turcs s'étant systématiquement acharnée sur elles, beaucoup plus que sur les Grecs qui auraient dû logiquement, si les représailles de guerre avaient été les vrais motifs de la fureur kémaliste, être les seuls atteints. L'attitude et les propos tant d'Ismet pacha que de Riza Nour bey à Lausanne ont clairement montré que les Turcs poursuivent délibérément la suppression des Arméniens et cela éclaire les dessous du sinistre de Smyrne, le plus effroyable de toute l'histoire contemporaine.

L'envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, qui fut à Smyrne pendant toute cette période depuis l'arrivée des Turcs, commence un de ses derniers articles (4 octobre) par l'évocation de la prophétie de Jérémie qu'Hérode réalisa par le massacre des innocents : « On a entendu dans Rome des cris, des lamentations, des pleurs et de grands gémissements : Rachel pleurait ses enfants et elle n'a pas voulu être consolée parce qu'ils ne sont plus » et il conclut : « Ceux d'entre nous qui ont assisté à l'exode de près de 250.000 réfugiés de cette cité écroulée ou les ont vus massés dans les camps des îles grecques et du continent ont été, durant cette dernière quinzaine, plus près de l'enfer qu'ils ne souhaitent s'y retrouver jamais. »

(1) Les chiffres généralement donnés sont, en moyenne, de 40 à 50.000.

L'EXODE

L'ordre d'arrestation de tous les mâles de dix-huit à quarante-cinq ans ajoutait qu'un délai de quinze jours, expirant le 30 septembre, était donné au reste de la population chrétienne pour évacuer la ville, à la condition d'être munie de passeports en règle.

Il faut ici rendre un particulier hommage tant au consul de France, M. Graillet et aux sœurs de charité françaises qui, dans toute la paix de leur conscience chrétienne, mentirent et déclarèrent catholiques romains des orthodoxes grecs qu'ils voulaient sauver.

J'ai à ce sujet de nombreux témoignages concordants.

L'un dit en propres termes :

« Le personnel du Consulat français aidait tous ceux qui étaient porteurs de certificats attestant soi-disant leur identité de catholique, et facilitait leur embarquement.

« Les sœurs italiennes et surtout les sœurs de charité françaises offrirent de grands services.

« Nous soussignés, parvîmes à nous sauver avec l'aide du Consulat français et de l'évêché catholique. Dans le bateau où nous nous étions embarqués nous étions environ quatre-vingt, avec des femmes et des enfants. »

Un autre dit :

« Dès le début de l'incendie je me réfugiai avec ma famille chez les sœurs catholiques. Etant sorti en cachette pour voir ce qui se passait et ayant vu des Turcs, la torche en mains, versant du pétrole, je rentrai précipitamment chez les sœurs et n'en sortis plus jusqu'au jour de notre départ.

« Pendant ce temps l'établissement des sœurs était gardé par un détachement de marins français et nous étions ainsi en sécurité. Moi j'étais là à titre de catholique. Ma confession réelle était connue d'une d'elles qui n'en dit rien pour ne point me perdre. La compagnie de débarquement nous conduisit au port et jusqu'au bateau français. »

D'autres témoignent encore :

« Les Consuls italien et français délivrèrent à plusieurs hommes des cartes d'identité certifiant que soi-disant ils étaient des catholiques ; quelques-uns purent se sauver par ce moyen. Mais d'autres, malgré ces cartes, étaient quand même arrêtés par les gendarmes turcs, qui ne reconnaissaient

point leur validité. Le Consulat américain s'occupa activement du salut des femmes et des enfants et facilita leur départ. »

Mais il semble bien que les marines européennes n'osèrent pas intervenir avec l'énergie presque brutale qui eût été nécessaire pour protéger efficacement les malheureux qui voulaient fuir cet enfer. En dehors des piquets surveillant les consulats et les établissements sur lesquels flottait le pavillon national, tout se borna à un service d'ordre à l'embarquement même, c'est-à-dire alors que les réfugiés étaient passés par le crible de l'inquisition militaire turque qui les avait dépouillés de tout et les livraient enfin, pauvres loques humaines, en ricanant, aux bons soins de l'Europe officielle.

Les seuls qui aient fait passer l'humanité avant tout sont les Américains qui, avec leurs manières simplistes et expéditives, embarquèrent tous ceux qui parvenaient jusqu'à eux, sans demander ni passeports ni papiers et sans se soucier des protestations des Turcs.

Si, dès l'origine, les Alliés, qui avaient pour cela des effectifs de fusiliers marins largement suffisants, avaient fait du district de la Pointe, où la majorité des sinistrés s'étaient réfugiés, un camp de protection, les Kémalistes, malgré tout respectueux — ou encore respectueux alors — des puissances n'auraient pas osé violer le barrage établi et l'immense majorité des Smyrniotes eût pu être sauvée.

Il eût suffi pour cela d'initiative et d'entente. On dira que ç'eût été intervenir dans le conflit gréco-turc et que la neutralité exigeait qu'on s'en tint au rôle de spectateur passif.

C'est politiquement, juridiquement et humainement faux.

Politiquement, aucune des puissances en cause — je parle de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne — n'avait signé la paix avec la Turquie et l'accord d'Angora a toujours été présenté, par ceux qui l'ont conclu, comme une convention réglant une situation déterminée en Cilicie, convention faisant évidemment état de sa conclusion pour faire prévoir un règlement amiable des difficultés restantes, mais n'équivalant pas à l'état de paix.

Juridiquement, la protection de la population civile d'une ville prise est prévue en droit international et, humainement enfin, dès l'instant que des détachements de marins protégeaient des hôpitaux catholiques n'ayant aucun caractère

strictement officiel, la mesure eût pu logiquement s'étendre à tous ceux qui se sentaient en danger. Les Turcs ne reconnaissant plus les capitulations, nos établissements hospitaliers ne jouissaient plus des privilèges capitulaires. Ils se trouvaient sous la sauvegarde purement théorique du pavillon français que les détachements de marins rendaient un peu plus effective. Un débarquement en force, sous la protection irrésistible des canons de la flotte, eût été décisif.

Historiquement enfin, il y a les précédents de Navarin en 1827 et de la Crète en 1897, où les amiraux, sans attendre d'instruction de leurs gouvernements, ont agi de leur propre initiative, avec les heureux et grands résultats que l'on sait.

Quand on apprit à Mytilène, parmi les premiers réfugiés (ceux d'avant l'incendie), que le général Nourredine n'accordait que ce délai de quinze jours pour le départ des chrétiens, l'anxiété fut grande. La commission des Smyrniotes de Mytilène ne réussit, à cause de la précarité de ses moyens qu'à affréter quatre steamers qui transportèrent à Mytilène 12.000 femmes et enfants environ ainsi qu'un nombre restreint d'hommes âgés. Les quatre navires qui avaient été à Smyrne ne voulant pas y retourner, et tous les appels étant restés vains, un émissaire fut envoyé à Constantinople et le patriarche acuménique put obtenir l'intervention du gouvernement anglais.

Plus de deux cents vapeurs helléniques, ayant abaissé leur pavillon, entrèrent dans le port de Smyrne sous la protection de bâtiments de guerre anglais et américains.

Les bateaux accostaient au débarcadère du chemin de fer d'Aidin-Pounta, qui est séparé de la terre ferme par une grille de fer, de façon à ce que les vieillards, les femmes et les enfants devaient, pour s'embarquer, passer par cette grille dont les issues étaient gardées par une rangée de soldats et d'officiers turcs. Les émigrants, qui se trouvaient ainsi forcés de traverser cette rangée, étaient détroussés par les soldats. Ils étaient fouillés séance tenante et dépouillés de la façon la plus cyniquement brutale de toute somme d'argent et de tout objet de valeur. Les Turcs firent également main basse sur les divers objets sauvés de l'incendie. Ainsi les émigrants arrivaient dans un état de dénuement complet et s'embarquaient ayant laissé derrière eux tout ce qu'ils avaient de cher : fils, époux, frère... aux mains des Turcs.

LA DÉPORTATION

Dès l'arrivée des Turcs à Smyrne un contrôle sévère fut établi sur les Grecs et Arméniens qui voulaient quitter la ville. Il n'y avait rien là que de normal et de logique. Parmi ces civils pouvaient se cacher des soldats de l'armée grecque ayant abandonné hâtivement l'uniforme. Ils étaient de droit prisonniers des vainqueurs. C'est d'ailleurs l'explication que les Turcs ont fournie quand la déportation en masse des Smyrniotes mâles vers l'intérieur a été critiquée. Quand on fit observer qu'il était malgré tout peu vraisemblable que ces dizaines de milliers d'hommes fussent tous des soldats déguisés, les Turcs ont argué que, si ces hommes n'étaient pas des soldats ils auraient pu le devenir et qu'ils devaient se prémunir contre une mobilisation éventuelle des réfugiés par le gouvernement grec.

C'est le dimanche 17 septembre que fut proclamé l'ordre du général Nourredine de s'emparer de toute la population mâle de dix-huit à quarante-cinq ans. Contrairement à l'explication fournie ultérieurement par les Turcs, il ne s'agissait que des hommes présumés avoir combattu avec l'armée hellénique. En fait on arrêta tous les mâles d'apparence robuste de quinze à cinquante-cinq ans. De ces arrestations, un témoin fait le récit suivant :

« Il ne pouvait y avoir de spectacle plus déchirant ; les femmes étaient séparées de leurs époux, les mères de leurs fils, les sœurs de leurs frères. Tous ceux qui étaient saisis ainsi étaient envoyés à des camps de concentration *ad hoc* et lorsqu'ils y étaient rassemblés, ils étaient dépouillés par les soldats turcs, non seulement des sommes qu'ils avaient pu emporter, mais aussi de leurs vêtements et de leurs chaussures. Pour éviter d'être mis à nu complètement, plusieurs d'entre eux lacérèrent d'eux-mêmes leurs vêtements, car les Turcs, voyant ces loques, ne les leur enlevaient point. »

De ces lieux de concentration, les Turcs envoyaient vers l'intérieur, environ un millier de chrétiens journalièrement par convois, prélevés sur le nombre de ceux qui avaient été pris de cette manière.

Selon les récits de ceux qui réussirent à s'évader, pendant les premiers jours de ces déportations vers l'intérieur, trois mille environ d'entre les prisonniers furent abattus hors du

village Bounar-Bachi, situé à une distance de 10 kilomètres de Smyrne. Les convois ultérieurs furent également conduits vers l'intérieur, sans vêtements et pieds nus parce qu'on leur avait tout enlevé. Plusieurs d'entre eux tombèrent en route et, comme ils ne pouvaient obéir aux cavaliers turcs qui leur enjoignaient d'avancer, ils étaient tués sur place. Le nombre de ceux qui, âgés de dix-huit à quarante-cinq ans, furent ainsi saisis et acheminés par les Turcs vers l'intérieur, s'élèverait à 150.000, tant habitants de Smyrne que de l'intérieur.

On rassemblait les chrétiens, destinés à la déportation, dans le Konak. Lorsqu'il y en avait un nombre suffisant, ils étaient mis en route. Parmi eux il y avait une quantité considérable de prêtres (1). Ils étaient conduits par des soldats turcs parmi lesquels beaucoup étaient munis de gourdins. Chemin faisant, ils étaient lapidés par la foule qui leur lançait des pierres et des immondices. On les forçait à crier « Yiascha hin Moustafa Kemal pacha ».

Sur le sort des prisonniers emmenés vers l'intérieur par les Kémalistes nous avons des témoignages terrifiants.

Nicolas Hadjopoulos, du 32^e régiment d'infanterie, originaire de Naxos, qui réussit à s'évader, dépose :

« Faits prisonniers le 9 septembre à la Pounta (quartier nord de Smyrne), nous fûmes enfermés ce jour-là dans les docks et dépouillés de tout ce que nous possédions, puis, le lendemain, menés à Nymphéon (Nif). La population turque, massée le long de la route, nous frappait et nous lançait des pierres en nous forçant de crier : *Yiachahin Mustapha Kemal pacha* ((Vive M. Kemal pacha !). Ceux qui refusaient étaient frappés de coups de couteau.

Comme nous venions de quitter Smyrne, nous rencontrâmes cinq chariots à deux roues pleins de cadavres de civils grecs qu'on allait déverser dans un ravin.

A deux heures de marche de Smyrne notre convoi s'arrêta.

Là les Turcs ordonnèrent aux soldats grecs originaires d'Asie Mineure de se séparer des Grecs originaires de l'ancienne Grèce. Ils annonçaient leur intention de licencier les premiers et de leur permettre de retourner dans leurs foyers. 800 hommes environ sortirent des rangs, y compris des officiers de gendarmerie. Réunis en un seul bataillon, ils furent

(1) Sur 459 prêtres de la province de Smyrne 347 ont disparu.

conduits dans le lit à sec d'un torrent voisin et tous massacrés à coups de mitrailleuses. »

Cette tuerie est confirmée par le caporal Antoine Vintjileos du 26^e R. I., par les soldats Nicolas Korés, du 25^e R. I., Nicéphore Vintjileos, du 44^e R. I., et Constantin Choriano-poulos, du 32^e R. I., qui y ont assisté.

Le massacre aurait eu lieu un peu à l'est de Bournabat. Les cinq dépositions sont rigoureusement concordantes.

La colonne, forte d'environ cinq mille hommes, réduite ainsi à un peu plus de 4.000, reprit alors sa marche vers Nif. Dans cette petite ville de 3.000 âmes la foule turque frappa les prisonniers. Il en fut de même à Manissa où ils demeurèrent cinq jours parqués dans un enclos. Là les Turcs convièrent la population à désigner ceux des soldats grecs qu'elle pouvait reconnaître comme s'étant rendus coupables de quelques méfaits du temps de l'occupation. Un millier d'entre eux fut ainsi « reconnu » et immédiatement fusillé.

Les survivants furent divisés en trois « bataillons de travail » qui furent répartis entre Manissa, Kassaba et Philadelphie.

Par l'un des évadés du bataillon de Philadelphie, nous apprenons qu'au 26 octobre, sur mille hommes, il n'en restait plus que 480. Le reste avait succombé à la tâche, à la famine et au froid.

Ces mêmes faits sont confirmés par trois Italiens et un protégé français qui, emmenés de force avec les autres déportés, parvinrent, en cours de route, à faire reconnaître leur identité et furent remis en liberté.

Des divers renseignements parvenus de l'intérieur de l'Asie Mineure, il faut s'attendre à ne voir réapparaître, lors de l'échange des prisonniers, sur les 150.000 hommes que les Turcs ont emmenés captifs, qu'à peine la moitié, et Dieu sait dans quel état.

Un autre prisonnier évadé de Smyrne, Dimas Demètre, originaire de Koukouvaonès (Attique), soldat au 22^e R. I., employé avec une cinquantaine d'autres au déblaiement des ruines de l'incendie, porte sur le corps les marques de brûlures profondes produites par un liquide corrosif, jeté sur ses camarades et lui, dans l'étroit enclos où ils furent parqués. Les autres ont succombé dans d'atroces souffrances. Laisse pour mort, il a réussi dans la nuit à s'enfuir. Il déclare

que sous-alimentés, rudoyés et accablés de labeur, les prisonniers ont l'air de spectres.

RÉCIT D'UN RÉFUGIÉ

Je reproduis ci-dessous le récit complet d'un de mes amis personnels, homme de haute culture, esprit modéré et pondéré, dont toutes les affirmations peuvent être acceptées sans discussion :

Le samedi 9 septembre, à 11 heures du matin, la première partie de la cavalerie turque faisait son entrée à Smyrne débouchant par la route de Bournabat, alors que l'arrière-garde grecque contournait la ville à l'est et gagnait par les crêtes la presqu'île d'Erythrée.

Ces cavaliers, qui étaient sans doute des irréguliers, montaient de petits chevaux et portaient des vêtements bariolés. Ils n'avaient pas l'aspect bien terrible. Criant *Korma ! Korma !* (N'ayez pas peur !) ils cherchaient visiblement à tranquilliser les passants, mais une demi-heure après, ces mêmes cavaliers, quittant leurs montures, se mettaient, sabre au clair, à dépouiller les passants et forçaient même la porte des maisons dans le même but.

Le lendemain dimanche, 10 septembre, les premiers cas de meurtre et de violence étaient signalés. On entendait un crépitement intermittent de fusillade. Mon ami J. Salbo m'a dit avoir compté, sur le parcours du quartier arménien à l'église Saint-Constantin qu'il traversa en auto avec des officiers italiens auxquels il servait de guide, quarante-six cadavres. Le quartier arménien fut particulièrement éprouvé. Selon des témoignages concordants, on y massacra sans merci.

La terreur avait, dès ce jour, gagné les habitants qui demeurèrent barricadés dans leurs maisons. Toute manifestation de vie était étouffée. C'était peut-être le premier dimanche, depuis des siècles, que les églises chôchèrent. Aucune messe ne devait plus y être célébrée. Cette vie cloîtrée dura trois jours et nous ne savions pas ce qui se passait dans la ville.

Le mercredi 13, vers midi, j'entendis crier au feu. Je montai sur la terrasse de la maison. Les premières lueurs d'incendie étaient visibles. Elles donnaient l'impression d'un immense croissant dont on peut situer l'un des sommets au

nord-est, l'autre à l'extrémité d'une ligne qu'on tirerait de la Banque d'Orient vers l'est, et le milieu de la courbe aux environs de Basmahané (gare du C. d. F. de Cassaba). Ce croissant embrassait toute la partie chrétienne de la ville et se rétrécissait progressivement à mesure qu'il avançait dans la direction du nord-ouest.

Le soir de ce même jour, comme le feu se rapprochait, nous quittâmes notre maison n'emportant qu'un ballot d'effets essentiels. Nous nous rendîmes chez notre ami S. J. sur les quais. Là, c'était la cohue. Les bêtes et les chariots à bœufs s'y mêlaient aux gens qui, dans leur précipitation affolée, y avaient chargé les objets les plus disparates et souvent les plus inutiles.

Cependant, notre refuge fut à son tour menacé. Nous crûmes plus prudent d'en sortir pour nous rendre cette fois au cimetière grec-orthodoxe, à l'extrémité nord de la ville, où s'étaient massés quelques deux milliers de réfugiés. Nous sommes au jeudi soir. En chemin, non loin du grand débarcadère de La Pointe, une femme devenue folle se jette dans la mer ! Les hommes du poste d'incendie de l'endroit la retirent et sont forcés de l'attacher sur les grilles du poste car elle essaye de recommencer, et nous passons la nuit sur une dalle de notre caveau de famille. Tout à côté une femme est prise par les douleurs de l'enfantement.

Le lendemain nous regagnons la maison de mon ami que le feu avait épargnée. L'incendie s'était arrêté un peu après le Consulat de France. Mais le soir on pouvait apercevoir de notre balcon des hommes vider des bidons de liquide dans les sous-sols et lancer des grenades sur les édifices non atteints.

Nous sommes restés douze jours dans la maison et nous étions centcinquante-quatre personnes. Les premiers quatre jours nous n'avions que de l'eau pour toute nourriture. Le cinquième jour quelqu'un d'entre nous s'aventura jusqu'au quartier musulman pour y chercher du pain. Les véhicules militaires passaient aussi chargés de pain bis et on nous en vendait pour une livre pièce (8 fr.). Souvent la nuit on était réveillé par des cris déchirants partant de la foule couchant en plein air. Les Turcs pénétraient dans la foule de ces malheureux, violentaient les hommes, outrageaient les femmes, les enlevaient parfois et dépouillaient les uns et les autres même de leurs vêtements et de leurs souliers, au point que

certaines lacéraient eux-mêmes leurs effets pour les rendre moins tentateurs.

Un matin que je me rendais au proche Consulat de France, qui fonctionnait dans le rez-de-chaussée de l'édifice incendié, j'ai vu près de Bellavista sept cadavres dont trois dans la mer. L'un de ces derniers avait les pouces des deux mains attachés par une ficelle, j'ai vu également cinq à six tresses de femme avec leur cuir chevelu.

Pour sortir de cet enfer qu'était devenue la riante cité de Smyrne, les gens se jetaient dans la mer pour gagner les transports ou les bâtiments de guerre. Les Turcs avaient pris soin de couler toutes les embarcations pour couper court à toute velléité de fuite. Cependant un malheureux ayant avisé un soir un canot sous pavillon italien amarré près des Bains s'y jeta, cherchant à gagner le large. Hélé par une sentinelle, il rebroussa chemin. Quand il sortit, la sentinelle le gratifia de trois coups de baïonnette.

Les arrestations étaient à l'ordre du jour. Une ordonnance avait déclaré prisonniers de guerre tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans présumés avoir combattu avec l'armée hellénique. Mais en réalité on se ne souciait guère d'observer les limites réglementaires. Et tous ceux qui paraissaient solides, des enfants de quinze ans et des hommes de cinquante-cinq, étaient conduits dans les camps de concentration.

Enfin, le hasard voulut que nous pûmes partir. C'était le seizième jour après l'arrivée des kémalistes. Un courtier levantin, de ceux qui avaient surgi en grand nombre pour la circonstance, vint nous en offrir les moyens. Après de longs et laborieux pourparlers, le marché fut conclu à 800 livres (4.000 francs) pour huit partants. Une chaloupe vint nous chercher pour nous transporter à bord du paquebot italien *Bulgaria*. La somme payée ne concernait que le transport en chaloupe.

Nous arrivâmes à Samos. La détente était si forte qu'en dépit de la plus grande calamité qui puisse s'abattre sur des êtres humains — de riches et heureux nous étions devenus en quelques heures misérables et errants — nous éprouvions la félicité animale de vivre sans angoisses et de respirer l'air libre.

Je trouvai à Samos plusieurs de mes compatriotes dont

chacun avait quelque chose d'effrayant à raconter. Leurs récits étaient précis et concordants. Le jeune D. M. qui avait à un certain moment partagé avec nous l'hospitalité de J.... nous raconta comment, requis par une patrouille, le jour où nous l'avions envoyé chercher des provisions, il avait aidé, aux environs de la cathédrale, au déblaiement de cadavres. On en avait rempli quarante-deux charrettes. Il parvint à s'enfuir grâce à un fort pourboire remis au chef de la patrouille et à arriver à Samos après d'innombrables péripéties.

De même mon jeune employé qui, en tant qu'Israélite, a pu rester dans sa maison sur les confins des quartiers musulman et arménien, nous affirmait que la fusillade faisait rage du soir au matin et qu'il voyait, de sa fenêtre, des charrettes de cadavres. Il en avait compté, pendant quatre jours, de 26 à 30 par jour.

La supérieure de l'hôpital grec nous narra à son tour comment à mesure que l'incendie progressait elle dut se réfugier à l'hôpital hollandais, puis à la Croix-Rouge américaine. Elle eut à s'occuper de femmes et fillettes dont les unes avaient les membres inférieurs paralysés, les autres des hémorragies incoercibles ou des maladies spécifiques. Il y en avait qu'on avait violées jusqu'à quarante fois.

Mais la tragédie la plus effroyable se déroula en Erythrée et à Vourla, où elle fut précédée de la plus noire trahison. Quelques jours avant la reddition de la ville, les Turcs et les Grecs qui, pendant l'occupation grecque, avaient entretenu d'excellents rapports, conclurent une sorte de pacte de garantie et d'assistance mutuelles.

Les Grecs promirent de protéger les Turcs contre l'armée en retraite et les Turcs se portèrent garants que leurs concitoyens hellènes n'avaient rien à craindre de l'armée victorieuse. Le pacte fut signé et scellé sous la foi du serment par le délégué du Métropolitte d'Ephèse, le mufti et les notables des deux communautés.

Malgré Forts de ce pacte, quelques milliers de Grecs réfugiés dans les îles voisines réintégrèrent leurs foyers, obéissant aux instances du Démogéronte Travestis qui les y alla chercher. Ce ne fut cependant que pour assister à la plus effroyable tragédie, pour voir leur ville incendiée, les leurs massacrés (1)

(1) Nous relevons sur la liste funèbre les noms des familles Stelios, Hadji

ou outragés, leurs femmes tomber dans les puits pour échapper à l'outrage (1) et pour périr eux-mêmes par le fer et le feu (2). »

LES ATROCITÉS DE VOURLA

Sur ces atrocités de Vourla je suis à même de publier les dépositions de cinq témoins, Jean Michaëlidis, ses sœurs Arghyro Siachos et Aristée Michaëlidis et des demoiselles Marie et Angèle Macromalla.

Jean Michaëlidis, dans ce récit tragique, est l'interprète des autres témoins ; lui-même n'ayant pas assisté à l'ensemble du drame.

« Le 9 septembre dernier j'ai quitté Vourla avec ma famille composée de mon père âgé de soixante-deux ans, de ma sœur Arghyros Siacho, mariée au capitaine grec S. Siachos, et de ma jeune sœur Aristée Michaëlidis âgée de seize ans, et nous nous sommes tous rendus à Pourmali, petit îlot en face de Klazomène. Nous y attendions un grand caïki (chalutier) qui devait nous transporter à Mitylène. Il y avait déjà sur l'îlot cent autres familles de réfugiés de Vourla. Mais nous attendimes en vain le chalutier qui ne vint pas.

Le troisième jour de notre séjour à l'îlot nous vîmes accoster une petite embarcation portant des notables turcs de Vourla, lesquels, aussitôt débarqués, appelèrent mon père et les autres chrétiens. Il y avait parmi eux le mufti qui, tirant de sa poche un Coran, fit jurer aux notables musulmans qu'ils ne nous feraient pas de mal si nous retournions et qu'ils ne laisseraient pas les soldats kémalistes nous molester. Sur ce, ils nous exhortèrent à rentrer.

L'armée turque n'avait pas encore occupé Vourla. Mon père et les autres chrétiens, ayant prêté foi au serment des Turcs, retournèrent à Vourla. Je craignais cependant de les imiter, ayant servi dans l'armée grecque pendant toute la

Christoffi, André Kyriaco, du délégué ecclésiastique Néophytos, Sari Grigori, Georges Ellimlandi, C. Pouroudi, G. Tsallika, J. Sioros, Sari Tangeli, O. Cordopati, Sasti, Courtis, Georges Tsanctis, Tsitsipas, Calientis. A. Mitylinos eut les yeux crevés et fut mis en morceaux.

(1) Les filles de Jean Michaëlidis.

(2) 250 de ces malheureux cherchèrent refuge dans la villa de l'Anglais Smith à Klazomène. Les Turcs y mirent le feu, massacrèrent ceux qui essayaient d'en sortir en forçant les autres à périr dans les flammes.

durée de l'occupation. Resté sur l'îlot je me suis embarqué quelques jours après sur le cuirassé *Kilkis*.

La Commission des notables turcs visita les autres îlots situés à proximité sur lesquels il y avait également des familles de réfugiés et, réitérant ses serments, les exhorta à retourner. Puis, sa mission terminée, elle revint à Vourla.

Entre temps mon père et mes deux sœurs se mirent en route, mais, dès qu'ils eurent gagné la côte de Klazomène, les Turcs qui s'y trouvaient se jetèrent sur eux et leur enlevèrent les quelques effets qu'ils avaient emportés. Puis ils allèrent se barricader dans notre maison. Mais une demi-heure ne s'était écoulée qu'un civil turc alla dire à mon père que l'armée turque était entrée et que le pacha, commandant le parti de cavalerie qui avait occupé Vourla, mandait mon père au Konak (sous préfecture) ainsi que les autres notables chrétiens.

Mon père se rendit chez le Pacha qui lui dit : « Où sont les deux fils qui servaient dans l'armée grecque et ton gendre le capitaine ? » Mon père lui répondit qu'ils étaient partis avec l'armée hellénique.

Le Pacha lui fit alors payer cent livres pour chacun de nous comme *bedeli* (taxe d'exonération militaire). Mon père les paya et pria le Pacha de lui donner un soldat pour garde personnelle et celle de sa famille, ce que fit volontiers le Pacha, mais aussitôt que le soldat commis à cette garde arriva devant notre maison, il somma mon père, baïonnette au canon, de lui donner de l'argent, le menaçant de le tuer. Mon père lui donna 200 livres que le soldat emporta en s'en allant.

Se croyant plus en sûreté, toutes les familles du quartier s'étaient réfugiées dans notre maison. Une demi-heure après le départ du soldat, deux officiers et trois civils turcs se mirent à enfoncer notre porte avec des massues. Dès qu'ils eurent pénétré dans notre maison, ils apostrophèrent mon père. « Donne-nous de l'argent ou nous te tuons. » Mes sœurs, craignant de les voir mettre leur menace à exécution, leur donnèrent mille livres qu'ils emportèrent. D'autres arrivèrent opérant comme les précédents, puis d'autres qui n'étaient pas encore les derniers.

Trois jours durant les Turcs continuèrent la même besogne, au point qu'à la fin il ne nous resta plus rien.

Ils nous enlevèrent ainsi 3.000 livres turques or, 100.000 Lei, 150.000 drachmes, tous nos bijoux et objets précieux, 100.000 quintaux de raisins secs, 10.000 ocques d'huiles, 9 chevaux de monture, 50 vaches, toutes marchandises et bêtes enlevées à nos dépôts et à nos écuries. Finalement nous n'avions plus rien à leur donner. Ils n'en insistaient pas moins, menaçant d'enlever nos filles.

C'est ainsi qu'ils enlevèrent aux familles [réfugiées chez nous Hélène et Marie Bellou et Angèle Mamumalla. Et lorsque les autres jeunes filles virent qu'elles allaient être outragées par les Turcs elles préférèrent mourir. S'élançant dans la cour, elles ouvrirent le puits et s'y jetèrent tour à tour. Ainsi firent mes cousines Pénélope et Jeanne Michaëlidis, Arghyro Michaëlidis, ma sœur Aristée Michaëlidis et notre bonne Glycérie. Ma sœur mariée, la femme du capitaine grec Siachos, ne se jeta pas dans le puits, mais, courant à la cuisine, elle versa du pétrole sur ses vêtements et y mit le feu. On éteignit le feu, un médecin la soigna, mais elle n'en gada pas moins de profondes brûlures sur le ventre et sur les jambes.

Après que les Turcs eurent enlevé les trois premières jeunes filles, mon père alla chercher des cordes et parvint avec des camarades à retirer du puits, demi-mortes, ma sœur Aristée, ma cousine Arghyro et notre bonne Glycérie. Mes deux cousines Pénélope et Jeanne furent noyées.

Quant à ma sœur aînée, comme ils la savaient mariée à un officier hellène, ils la cherchaient obstinément dans toutes les maisons avec sa photographie en mains. Mais elle resta cachée pendant vingt jours dans un souterrain, ayant de la boue jusqu'aux genoux, et c'est ainsi qu'elle fut sauvée.

Sur ces entrefaites les Turcs revinrent de nouveau devant notre maison avec des chameaux et des charrettes et, après en avoir chassé tous ceux qui s'y trouvaient, chargèrent tous nos meubles et effets, et les emportèrent. Puis ils incendièrent notre maison et mirent le feu aux autres en commençant toujours par emporter tout ce qu'elles contenaient. C'est ainsi que tout Vourla périt par l'incendie. Dans quinze maisons que le feu épargna, allèrent se réfugier tous les vieillards de soixante ans et au-dessus, les enfants et les femmes.

Quant aux hommes de seize à soixante ans, ils les cantonnèrent dans des enclos de fils de fer barbelés après les avoir

dépouillés de leurs souliers et vêtements. Chaque soir les Musulmans de la localité s'approchaient de ces enclos, hélaient le prisonnier de leur choix, l'emportaient et le torturaient pour le mettre finalement à mort. C'est ainsi qu'ils attachèrent, derrière un cheval, Théodore Moulo que la bête traîna jusqu'à ce qu'il mourût.

De même deux soldats tuèrent Stathi Tzalika en présence de son père et de ses sœurs parce qu'il n'avait pas d'argent à leur donner.

Le notable Georges Traneti fut massacré dans le local du sous-gouverneur.

Furent également massacrés devant leurs compatriotes, Demetrius Cordopati, mon cousin Christo Courtis, Evangele Valiadi, Foti Sismanoglou, Evaghelo Vamsaca, Théodore Coulombis, Constantin Acaza et son frère de quinze ans, Théodore Drimi et sa fillette Nasso et Siman Charralla, et plusieurs centaines d'autres dont nous ignorons les noms.

De même, poussant les vieillards dans les maisons, les Turcs y mettaient le feu. Après l'incendie de notre maison, mon père chercha refuge chez un ami avec ma sœur Aristée. Dans cette maison où il y avait aussi d'autres chrétiens, deux officiers turcs virent un soir mon père et lui demandèrent de l'argent. Il leur dit qu'il n'en avait plus, ayant tout donné. Alors l'un de ces officiers, hors de lui, tira son épée et le tua dans les bras de ma sœur Aristée. Puis, prenant ma sœur par les cheveux il les lui coupa et y essuya son épée ensanglantée, encore toute chaude du sang de mon père. Puis officiers et civils partirent en chantant, criant à ceux qui se trouvaient là, femmes, enfants et vieillards, qu'ils les passeraient tous au fil de l'épée s'ils ne leur donnaient pas de l'argent. Exécutant leurs menaces, ils commirent les crimes suivants : A Marie Topaglou, qui se trouvait dans la même maison où on a tué mon père, comme elle se refusait de suivre un Turc qui voulait l'enlever, on a coupé les doigts de la main, le nez, les oreilles et les seins, la laissant mourir dans cet état.

Marie Coloso, Hélène Hadji Diamandi et beaucoup d'autres jeunes filles eurent le même sort.

L'archimandrite Néophyte fut ferré (1).

(1) La même torture fut, comme on l'a vu, infligée au prêtre grec de Boudja et à celui de Mersinli. Le Turc entend évidemment par là assomoir le

Au prêtre Coloso et au diacre de Saint-Charalombe on a coupé les oreilles et crevé un œil.

Les forfaits que les Turcs commirent à Vourla pendant ces vingt et un jours où il y resta des chrétiens, sont indescriptibles.

Enfin, le 30 septembre, de bon matin, il arriva en rade un navire de guerre américain et plusieurs transports pour embarquer la population. Alors les Turcs, apprenant que les chrétiens allaient partir, se postèrent à l'endroit par où ces derniers devaient passer, pour trouver de l'argent si par hasard ils avaient pu en cacher et, après les avoir entièrement dépouillés, les chassaient, ne gardant que les jolies filles.

Heureusement bon nombre de ces filles parvinrent à s'échapper en faisant teindre leur visage avec de l'iode et en portant des vêtements de vieilles femmes pour se rendre méconnaissables et pouvoir s'en aller.

Jusque sur la route de Vourla à l'Echelle, petit port desservant la région, les Turcs se ruaient sur la foule éperdue fuyant vers la mer, et tuaient à volonté.

Plusieurs des jeunes filles enlevées avaient été vêtues par leurs ravisseurs en « hanoums » (épouses turques).

On les plaçait dans cet accoutrement sur le passage de leurs parents, pour qu'ils pussent bien les voir. Les mères, reconnaissant leurs filles, criaient « pitié ! » mais les Turcs les repoussaient en les frappant avec les crosses de leurs fusils et les mères étaient ainsi séparées de leurs enfants sans espoir de les retrouver jamais.

Aux devantures des boucheries on voyait des hommes pendus (1). Plusieurs n'étaient pas encore morts et souffraient horriblement.

Sur la plage, quelques moments avant le départ, les Turcs continuaient leur besogne et ils enlevaient des femmes sous les yeux des Américains.

Un soldat était même sur le point d'empoigner ma sœur Aristée, mais heureusement le capitaine du navire de guerre

prêtre chrétien à une bête de somme. Certains témoignages ajoutent que les Turcs mettaient un bât sur le dos de ces prêtres pour bien affirmer l'idée insultante.

(1) Il y a un peu plus d'un siècle, Byron et Hobhouse, arrivant à Janina y virent ainsi dépecé et exposé comme l'est la viande de boucherie le corps du prêtre grec Blacavas.

américain qui se trouvait à proximité, chassa le Turc et poussa ma sœur dans la vedette du navire. C'est ainsi que ma sœur fut sauvée par une circonstance purement fortuite.

Tout à côté, sur un chaland, il y avait trois jeunes filles avec trois soldats turcs, elles appelaient au secours, criant aux Américains de venir les arracher des mains des Turcs, mais les Américains n'y purent rien et les jeunes filles restèrent à la merci de ces brutes.

LA TERREUR EN ANATOLIE

Aux événements de Smyrne et de Vourla il faut rattacher ceux dont d'autres villes d'Asie Mineure ont été au même moment le théâtre. Ils démontrent que Smyrne et Vourla n'ont pas été des « accidents », comme les amis des Turcs voudraient le faire croire.

Je reproduis ici le résumé des informations reçues à Constantinople sur ce qui s'est passé à Bali-Kesser, Balia Maden et Aivali et dans le reste de l'Anatolie du Nord.

Bali-Kesser et Balia Maden sont à deux cents kilomètres environ au nord de Smyrne, sur la voie ferrée Smyrne-Penderma.

Aivali est sur la côte en face de Mytilène.

Du 3 septembre, jour du départ des troupes hellènes, jusqu'un peu avant le 18 du même mois, ce sont les irréguliers qui avaient pris possession de Bali kesser aussi bien que de Balia Maden.

A part des pillages en règle, aucun autre sévice ne fut exercé contre la population chrétienne de ces deux localités.

A l'arrivée d'une division de réguliers, sous le commandement de Kiarim bey, les chrétiens furent réunis, le 18, et expédiés par groupes soi-disant pour Angora. En vérité, ils furent massacrés le long de la chaussée entre Bali Kesser et Karagatch, sans qu'un seul homme ou femme ou enfant fût épargné. Le nombre des victimes s'élève à plusieurs milliers.

Des puits ou fossés étaient ouverts et les cadavres y étaient jetés puis brûlés.

Trois jours après, troiscentquatre Aivaliotes grecs les plus aisés, tous des hommes, furent amenés à Bali Kesser,

incarcérés pendant trois jours, puis expédiés comme les autres et massacrés aux environs de Bali kesser.

Ce qui précède est rapporté par le Kurde Husein Tchaus et plusieurs autres musulmans, venus de Bali Kesser et Balia depuis lors. Tous les témoignages de ces gens sont absolument concordants.

En ce qui concerne Aivali, voici ce qui s'y était passé.

Le 21 septembre, le commandant de la 14^e division d'infanterie turque qui occupait Aivali fit annoncer que tous les hommes chrétiens de dix-huit ans à quarante-cinq ans, considérés comme prisonniers de guerre, seraient réunis dans des camps d'internement de l'intérieur jusqu'à conclusion de la paix. Le départ de ces convois commença aussitôt et généralement de nuit. Quelques jours plus tard. Le consul d'Italie à Mytilène, M. Fideli, survint à bord d'un petit croiseur italien et embarqua les sujets et protégés italiens.

Le 28 septembre, un contre-torpilleur américain ancrà à l'entrée du port. Il envoya vers la ville une chaloupe à vapeur avec quelques officiers et sous-officiers qui, après quelques difficultés, purent enfin atterrir et visiter la ville. En partant ils rencontrèrent deux sujets américains d'origine grecque qui leur dépeignirent l'état des choses. A part ceux qui avaient été déportés comme sujets au service militaire, plusieurs notables avaient été également arrêtés et envoyés vers le Nord. Parmi ceux qui furent arrêtés ainsi figurent les docteurs Karteros, Dzougues, D. Simos, D. Ismyrlis, MM. Athanase et Evangele Yalandellis et Nichel Anastasiadès avocat (1).

La 14^e division fut remplacée par la 4^e sous les ordres de Sambrii Pacha. Deux jours après son arrivée il se rendit à Moschonissia et fit évacuer la ville. Les hommes furent séparés des femmes. Les seuls qui y furent laissés sont M. Charles Kokkini, italien et un docteur ressortissant Américain. Les membres de la Commission des biens abandonnés de Moschonissia, M. Simon Ev. Andreou et Ev. Markalis, furent enlevés avec le reste de la population.

Tandis que la population de Moschonissia était ainsi

(1) Selon des renseignements de source certaine parvenus au patriarcat grec de Constantinople, c'est dans les ravins des vieilles carrières situées entre Palamatia et Reneli (Fourk-Chavran), région d'Adramytti, que les Turcs ont précipité les cadavres de plusieurs notables d'Aivali.

chassée, les 30 septembre et 1^{er} octobre, les réfugiés des alentours reçurent l'ordre de se concentrer au khan de Georgala, où leur nombre atteignit 950 âmes. Ils furent mis en route le lendemain.

Le sort de ces 950 personnes ainsi que celui des populations de Kemerli, d'Adramytti et d'Ida sont inconnus.

Le 3 octobre, une chaloupe à vapeur américaine avec des officiers précédant des bateaux, battant pavillon américain, accosta à l'estacade de la fabrique de savon de K. Katsakouli. Les réfugiés, avant de pouvoir s'embarquer, étaient soumis aux pires recherches et tribulations. Dans la maison de M. Eglezopoulos, où siégeait la commission d'examen des émigrants, de véritables vols furent commis sous les yeux du colonel sous-gouverneur de la ville et du capitaine Tewfik effendi, commandant de la gendarmerie.

Ce dernier injuria violemment le métropolitite qui venait plaider la cause de ses ouailles et, devant un témoin, M. C. D. S. cria, frémissant de colère : « Ceux qui resteront ici seront des Turcs et ceux qui ne sont point Turcs peuvent aller en enfer ! »

A Balia Maden, après l'exode des Chrétiens qui avaient accompagné les troupes grecques en retraite, il était resté environ 600 chrétiens grecs ou arméniens, dont beaucoup d'enfants abandonnés par leurs parents lors de l'exode.

Là aussi, jusqu'au 20 septembre, tout fut dans un état relativement tranquille, car, à part des pillages par les irréguliers, on ne toucha pas à la vie des chrétiens. On se croyait sauvé lorsque le 19 septembre au soir arrivèrent les mêmes troupes régulières de la division de Kiarim bey.

Or, il se trouvait depuis quelques heures seulement à Balia Maden un officier de gendarmerie française, envoyé par les autorités françaises pour protéger les biens et la vie des habitants en même temps que les bâtiments industriels des mines de Balia Maden. A l'arrivée des troupes, Kiarim bey appela l'officier et lui donna l'ordre de quitter sur-le-champ Balia. Ce dernier essaya de protester, alléguant les ordres reçus de ses supérieurs, sa fatigue d'un voyage de plusieurs jours, etc... Rien n'y fit. Sous menaces, Kiarim bey l'obligea à ne traverser aucune ville ou village habité par des chrétiens ; notamment Edremit et Ereneli. Cet officier rentra à Constantinople via des Dardanelles. Il rendit compte

de l'échec de sa mission à son supérieur, le colonel Sarroux, qui fut, on le sait, le conseiller de M. Francklin-Bouillon pendant sa mission à Angora. Le 20, les chrétiens, y compris le haut personnel des mines de Balia, furent réunis et dirigés soi-disant vers l'intérieur. Arrivés à une distance de 5 kilomètres de Balia, en un endroit nommé Tchakallar, tous les chrétiens, au nombre de 600 environ, furent massacrés à coups de baïonnette dans des fossés préparés la veille. On mit le feu aux cadavres et les soldats restèrent sur les lieux pendant deux ou trois jours jusqu'à ce que tout fût consumé.

Le directeur de la Mine Halepli offrit 10.000 livres turques pour avoir la vie sauve et les ouvriers kurdes de la mine en offrirent 20.000 pour leur part, rien n'y fit.

Le docteur de la Société pria, supplia que ses trois enfants, des garçonnets de cinq à dix ans, fussent retenus et convertis à l'islamisme pour avoir la vie sauve. Des Turcs de Balia offrirent même de les adopter, mais ce fut en vain, et ces enfants subirent le sort de tous les autres.

Il y avait à l'hôpital 6 malades chrétiens, dont les premiers surveillants de la mine. Topal Osman, le commandant du régiment qui fit « l'opération », alla à l'hôpital et massacra de sa propre main les six malades. Un des ouvriers, surveillant des transports, put s'échapper et se cacher pendant quelques jours. Retrouvé, il fut amené devant Kiarim. Après un court interrogatoire, le commandant, sortant un couteau, larda de coups la gorge du malheureux en présence de son entourage dans le Konak même.

En ce qui concerne la nombreuse population chrétienne de la plaine d'Adramyti (région au nord d'Aïvali et à l'ouest de Bali Kesser), voici ce que l'entrepreneur de la construction du chemin de fer routier rapporte :

Du 18 au 27 septembre, tout se passa comme à Bali Kesser et à Balia Maden. Des pillages, mais aucun attentat à la vie. Mais dans l'intervalle, les réguliers vinrent un peu avant le 27. Du 25 au 27, ils passèrent « en revue » toutes les maisons chrétiennes et abusèrent de toutes les femmes, violèrent toutes les jeunes filles dont les cris étaient entendus par les personnes qui rapportent les faits. Cela dura trois jours et trois nuits. Puis, le 27, tous les chrétiens furent réunis soit dans les églises soit sur les places publiques et, de là, conduits

dans diverses directions aux environs des villes de Freneli et Adramytti. Là ils furent jetés dans des ravins et des fosses à coups de baïonnette et ultérieurement brûlés.

Les ouvriers du dit entrepreneur furent astreints au rôle de fossoyeurs.

L'entrepreneur a pu quitter la région et rentrer à Constantinople grâce à sa nationalité étrangère (il est Italien) et surtout grâce à l'intervention du commandant des troupes régulières, Ali Hukmet, qui l'avait connu au Hedjaz. Les autres ouvriers italiens sont toujours sur les lieux et les autorités ne les laissent en aucun cas partir afin qu'ils ne puissent raconter ce qu'ils ont vu.

D'après les dires des autres personnes venues d'Aïvali, de Brousse, Moudania, Panderma (1), Axari, Pergame, etc... le même programme fut appliqué identiquement dans ces localités.

D'après un témoin, sujet anglais, à Axari (nord-est de Smyrne, sud-est de Pergame) le mufti Saki bey et le maire Soliman bey empêchèrent par des proclamations et des serments sur le Coran, les chrétiens de partir. Lorsque les troupes, sous les ordres de Koutchouk Mustafa Kemal, arrivèrent, après des pillages et des viols, elles réunirent les chrétiens qui furent mis en marche soi-disant pour Manissa, mais la moitié du convoi fut massacrée avant d'arriver à Karagatschly (78^e kilomètre du chemin de fer Smyrne-Panderma) et beaucoup des survivants furent exécutés sur les bords du Iedis-Tschai (Hermos).

Quant aux femmes et aux enfants d'Axari, ils furent massacrés à coups de mitrailleuses dans un ravin tout proche, sous les yeux de la population musulmane, massée, pour ce spectacle, sur les hauteurs environnantes. Un autre témoin anglais estime à 6.000 les victimes de Pergame et à 2.000 celles du village de Tschandarli (sud de Pergame, près de l'embouchure du Kaïkos).

Il est à noter que ces atrocités et exécutions furent faites par des régiments spéciaux dits « tamirat tabourou » ou « ré-

(1) Voir *le Flambeau*, 31^{er} déc. 22. L'auteur de l'enquête, M. Taeda, signale le cas d'un réfugié seul survivant d'une famille de 42 personnes. A Alatsata on retira d'un puits les cadavres de treize jeunes filles. A Gul Bagtché quatre fillettes se suicidèrent. On se souvient qu'il y a un siècle les femmes de Souli firent de même pour échapper à l'outrage d'Ali pacha et de ses soldats.

giments des réparations ». Le chef qui a opéré successivement dans ces régions est le fameux laze Topal Osman Agha.

Son régiment ensuite s'est embarqué pour Rodosto. Il fait partie des 8.000 « gendarmes » (?) destinés à maintenir l'« ordre » en Thrace.

Ces quelques pages suffiront, je pense, à convaincre les incrédules.

Il faut toute l'impudence ou l'inconscience des délégués turcs à Lausanne pour demander en faveur d'une Turquie quelle qu'elle soit et surtout kémaliste, l'assimilation complète avec les Etats civilisés d'Europe. Pas plus aujourd'hui que par le passé la Turquie n'a su faire preuve de tolérance et de modération dans la victoire. Un instinct sanguinaire a tôt fait d'étouffer les qualités que tant de voyageurs se plaisent à reconnaître aux Turcs. Il leur faut, dans leur propre intérêt comme dans l'intérêt de tous, le frein d'une contrainte. Ils se refusent à l'admettre par orgueil et ne cessent de revendiquer une indépendance absolue. Si théoriquement l'homme doit être libre, il ne saurait l'être de faire le mal. C'est l'éternel malentendu qui fait confondre aux primaires la liberté et l'anarchie. Par un lent et pénible travail l'humanité est arrivée à imposer à ses passions une discipline. Au fléau qu'est la guerre elle a su créer des limites en interdisant le rapt des femmes et le pillage des propriétés privées qui, aux époques barbares, payaient les mercenaires de leur peine. Les Turcs sont de quelques siècles en retard. Ce qu'ils ont fait à Smyrne en est la preuve lamentable. Ils ont ajouté une page sanglante à une histoire déjà riche de semblables forfaits. Ils sont demeurés tristement fidèles à eux-mêmes. Qu'on ne s'étonne dès lors pas que d'autres, peu sensibles au mirage de conceptions politiques nouvelles, restent fidèles à ceux qui, dans leur abaissement momentané, ne cessent de représenter un plus haut idéal dont l'Évangile a donné au monde l'espérance.

15 janvier 1923.

PARIS. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE
ET D'ÉDITION, 71, RUE DE RENNES.

PARIS. — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES.
